

HEMLEY BOUM

LE RÊVE
DU PÊCHEUR

roman

nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

LES JOURS VIENNENT ET PASSENT, roman, 2019. Prix Ahmadou-Kourouma 2020 (Folio n° 7305).

Chez d'autres éditeurs

LES MAQUISARDS, roman, La Cheminante, 2015. Grand Prix littéraire d'Afrique noire 2016. Prix du livre engagé 2016.

SI D'AIMER, roman, La Cheminante, 2012. Prix Ivoire pour la littérature africaine d'expression française 2013.

LE CLAN DES FEMMES, roman, L'Harmattan, 2010.

LE RÊVE DU PÊCHEUR

HEMLEY BOUM

LE RÊVE
DU PÊCHEUR

roman

nrf

GALLIMARD

*And we are the scatterlings of Africa
On a journey to the stars
Far bellow, we leave forever
Dreams of what we were*

JOHNNY CLEGG AND SAVUKA,
Scatterlings of Africa

CAMPO

À l'endroit où le fleuve se précipite dans l'Atlantique, l'eau est ardoise et tumultueuse. Elle s'éclaircit à mesure qu'elle s'éloigne des côtes, en nuances de gris de plus en plus claires, pour finir par refléter la couleur du ciel lorsque celui-ci devient le seul horizon.

Le Pêcheur s'était levé tôt, comme à son ordinaire. Il tenait à ce petit temps d'avance. Il s'éveillait avant Yalana et l'attirait doucement à lui. Elle protestait un peu dans son sommeil mais ne se déroba pas. De dos, elle venait se lover contre lui dans une douce reptation, et son souffle de dormeuse s'apaisait à nouveau. Quelquefois ils faisaient l'amour, pas toujours. Souvent ils restaient là, intriqués : lui, caressant dans une semi-torpeur n'importe quelle partie de ce corps qu'il adorait. Même dans l'inconscience de son sommeil, il voulait que Yalana le reconnaisse et l'accueille, pour la joie pure que cet instant d'intimité apportait à son existence.

Puis il se défaisait à regret, sortait du lit, prenait un bol en fer-blanc que Yalana laissait pour lui près du grand seau d'eau prévue pour les ablutions et allait se laver les

dents, dans la cour qui bordait sa maison près de l'océan. « Doucement, ne réveille pas les enfants. » Yalana lui chuchotait la même chose tous les matins, alors même qu'il s'interdisait d'allumer les lampes et se glissait dehors sur la pointe des pieds. La remarque comme les caresses faisaient partie des minuscules bonheurs dont il tissait ses réveils.

Dans l'obscurité de la cour, cela ne se voyait pas encore mais un nouveau jour déjà adoucissait la nuit. Non loin un coq chanta, suivi de plusieurs autres. Il bâilla, s'étira, rinça le bâton d'eucalyptus qui lui servait à se nettoyer les dents et se lava le visage avec ce qui restait d'eau dans le bol. Les petits riens matinaux qui faisaient sa joie se déroulaient sans urgence, tel un chœur dans lequel chacun jouait la partition nécessaire à l'harmonie et à l'équilibre de sa vie. Il savait qu'un peu après lui, Yalana s'était levée et avait refait le lit. Dans quelques minutes, elle aussi s'occuperait de sa toilette, ensuite, elle irait accommoder les restes pour leur petit déjeuner. Puis elle réveillerait ses filles pour l'école. Elles préféraient se baigner dans le fleuve, comme tous les enfants du village. Yalana prendrait le panier contenant la vaisselle de la veille et rejoindrait les autres mères et leurs petits au bord du fleuve. Lui serait parti. Il ne voyait pas ses trois femmes de la journée mais elles ne lui manquaient pas. Il savait où elles étaient, ce qu'elles faisaient. Des fils invisibles les reliaient tous où qu'ils soient. Il aimait cette sensation de faire famille, profondément, de s'appartenir les uns les autres.

Le Pêcheur avait grandi dans la maison d'un oncle polygame où il y avait tant d'enfants que, hormis pour les tout-petits, personne n'avait de temps pour les gestes de

tendresse. Son père était pêcheur lui aussi, comme tous les hommes de sa famille depuis que le fleuve et l'océan s'épousaient ici. Un jour il était parti et n'était pas revenu. Un mois d'octobre, en plein cœur de la saison des pluies. Dans ces moments-là, les pêcheurs savent que les eaux sont tempétueuses, violentes et traîtresses : les repères se brouillent, les distances sont mensongères, les courants capricieux. Dans les contes pour enfants, le fleuve femelle s'emplit d'une eau étrangère telle une femme enceinte et l'océan mâle ne peut plus l'accueillir avec sérénité, alors il se met en colère, il enrage, il déborde et les baïnes sont furieuses. Même les plus jeunes savent que la période n'est pas propice à la baignade, qu'il vaut mieux se tenir loin des époux querelleurs. La plupart des piroguiers abandonnent leur activité en pleine mer pour revenir à l'agriculture ou à une pêche moins risquée dans le fleuve. La saison des pluies correspond aux récoltes, tous les bras valides sont sollicités.

Pour certains, comme son père, la pêche n'est pas un métier, ils entretiennent une relation passionnelle avec l'océan. Ils ne s'en éloignent jamais et le chevauchent par tout temps. Ici, les gens n'aiment pas ça. L'océan est le lieu où résident nos parentés invisibles, les Mengu, les ancêtres ainsi que les esprits à naître, ils sont aussi réels que la famille de chair et d'os. La légende veut que dans un temps dont personne ne peut plus témoigner, les Ndowe, les peuples de l'eau, aient été sans sépultures terrestres, les morts étaient rendus à l'océan, leur vraie demeure qu'ils n'avaient quittée que pour un bref séjour sur terre. Les vivants que l'océan envoûte ne font que crier leur désir de rentrer chez eux. Leur vœu finit toujours par être exaucé. Ce fut le cas pour son père. Sa pirogue vide

revint se fracasser sur la rive quelques jours après la tempête, mais son corps, lui, ne réapparut pas. Le Pêcheur avait cinq ans.

Après le délai de veuvage, sa mère se remaria vite, avec un de ces hommes qui venaient acheter du poisson pour le revendre en ville. Il conduisait une voiture. Avant d'accepter, elle s'assura que son prétendant n'avait jamais mis les pieds dans une pirogue et ne comptait pas le faire. Le ressac lui évoquerait à jamais le mari qui y entendait un appel et ne tenait pas assez à elle pour y résister. Elle aspirait à s'éloigner de l'océan. L'homme la convoitait elle, mais ne voulait pas de l'enfant. Ou peut-être était-ce la famille de son père qui insista pour garder, comme le voulait la tradition, l'unique fils de leur enfant disparu. Toujours est-il qu'elle le laissa derrière elle, à la garde de son oncle paternel. Au début, lorsque son mari revenait acheter du poisson, elle l'accompagnait et en profitait pour voir son fils. Mais cela ne dura pas. Il vivait dans une grande cour familiale classique, la maison principale au milieu et les cases-cuisines de femmes autour. Il y avait avec lui une multitude de petits et il était un enfant de la maison au même titre que les autres. Les visites de sa mère perturbaient la normalité du quotidien. Personne n'appréciait ces retours, ni son nouveau mari, ni la famille de l'oncle, ni elle-même : elle n'arrivait pas à masquer vraiment la répulsion que lui inspirait désormais ce lieu. Chacune de ses réapparitions mettait à nu de vieilles blessures, des rancœurs mal cicatrisées. Lorsqu'elle tomba enceinte et cessa de venir, son fils ne s'en aperçut pas vraiment, il ne se souvenait pas d'en avoir souffert. Au bout d'un moment, il finit par oublier son visage. Pourtant, quand l'aînée de ses filles naquit, il

la nomma du prénom de sa mère, Dorothée, comme une évidence.

Avant de rencontrer Yalana, le Pêcheur n'avait pas la moindre idée de ce que c'était que de s'attacher si intensément à une autre personne et d'être soi, juste soi, l'objet d'une infinie affection. Il ne savait pas s'il aimait ou non l'océan, si quelqu'un lui avait posé la question, il n'en aurait pas compris le sens. Comment cela, aimer? Comme on désire une femme? Comme on chérit ses enfants? Avec la tendresse respectueuse que l'on éprouve pour ses parents ou l'attention pleine de gratitude que l'on réserve à la terre que l'on cultive? De quel amour s'agit-il? Il n'aurait pas compris quelle partie de son cœur, de son esprit ou de son corps était assez significative pour entretenir une relation émotionnelle avec l'océan qui lui avait dans un même élan arraché père et mère. Lorsqu'il épousa Yalana, quand leurs filles naquirent, il appréhenda mieux l'envoûtement de son père. Il pensa aux siens : Yalana et les filles, Dorothée que sa mère et tous à sa suite surnommèrent Petite Madame tant elle était coquette, soucieuse de son apparence. Sa cadette, Myriam, Myri l'espiègle, singeant et idolâtrant sa sœur. Si ce que son père éprouvait pour l'océan ressemblait à ce que lui-même ressentait pour sa petite tribu, il comprenait que l'on sorte sa pirogue alors que la tempête gronde pour rejoindre sa vraie famille.

Des hommes descendent des villages vers la mer, ils sont nombreux sans faire foule car la plage est immense. Ils se saluent, échangent les maigres nouvelles d'une nuit de sommeil, eux qui se voient tous les jours et savent tout les uns des autres sur plusieurs générations. Le long de la côte sur des kilomètres, les pêcheurs démâtent leurs

pirogues, les poussent dans l'eau sur quelques mètres, s'y installent avec l'habileté que confère une longue pratique, puis achèvent de la propulser grâce aux pagaies. Toutes les embarcations ou presque sont pourvues d'un moteur, mais l'essence coûte cher, on ne s'en sert qu'avec parcimonie et quand c'est nécessaire. La pagaie reste l'instrument de direction privilégié. Ils le font comme on effectue une tâche quotidienne, mille fois vécue, comme on met en branle une compétence indiscutable. Ils démâtent sans y penser, anticipant déjà la haute mer, essayant de sentir l'humeur de l'océan dans la force et le goût du vent.

La région est traversée par des centaines de petites rivières qui tracent des méandres à travers des kilomètres de forêts, creusent dans la terre des sillons d'eau claire, polissent les rochers. Dans le lit des ruisseaux flottent des jacinthes d'eau, leurs fleurs lilas bleuté et leurs racines ébouriffées. Des torrents, des cascades... Sur le sillage de l'eau vive se mouvant vers l'océan la forêt est drue, le sol fertile, la vie luxuriante, presque envahissante. Puis il y a le fleuve, le Ntem majestueux et sa sylve de mangrove. Lorsqu'on s'en approche, la forêt se fait marécageuse, sous-bois serré de palétuviers aux racines aquatiques profondément enfoncées dans l'eau. Et enfin l'embouchure, rencontre et fracas. D'un côté le fleuve assombri en son fond par un tapis de racines et de feuilles, de l'autre déjà l'Atlantique, son sable, son sel, la puissance de ses courants. Car le fleuve ne glisse pas sereinement dans l'océan, il s'y jette et s'y brise, il s'y engouffre puissamment. À quelques mètres seulement à gauche, ses eaux sont encore douces, accueillantes, et un peu plus loin à droite, l'océan s'apaise. Tous les jeunes pêcheurs apprennent dès leurs premiers coups de rame

à contourner le Vidodo, l'embouchure, même les enfants pour qui la plage, l'océan, le fleuve sont d'incessants et inépuisables terrains de jeux savent que le Vidodo est l'arbre interdit planté au cœur de leur paradis.

Le Pêcheur ne voyait plus les paysages extraordinaires dans lesquels il vivait. Leurs interprétations mystiques, les mythes qui transmettaient les mises en garde génération après génération, toute cette magie faisait partie de lui, aussi évidente que les battements de son pouls qu'il n'entendait pas. Il se tenait debout sur son esquif. Ses jambes légèrement décalées, le balancement de ses bras, l'angle parfait du corps penché vers l'avant : tout en lui s'était parfaitement équilibré. À chacun des mouvements des muscles de ses bras maniant la pagaie répondaient en écho ses jambes plantées tout en souplesse pour épouser le mouvement de l'eau et laisser monter en lui l'imperceptible tremblement du padouk dans la houle mystérieuse et sans fond de l'océan. La légende de cet arbre habitait elle aussi le lien intime qui reliait le fleuve à l'océan, enrichis par l'humus des forêts où serpentaient les ruisseaux. Les pirogues étaient taillées dans le bois imputrescible du padouk en un bloc, sans empiècement. Au fil des années, à la force de l'eau et du sel, il s'affine, durcit et se lisse. L'eau salée libère l'âme de la pirogue contenue dans le bois brut. Il était une fois, à une époque avant les hommes et les femmes, quand la forêt, le fleuve et l'océan ne faisaient qu'un... Il avait entendu tant de contes anciens ainsi amorcés et l'histoire de leur séparation était chaque fois brutale, une faute, un manquement si grave, que la cassure était à jamais irréversible. Sauf ici, dans le Vidodo, à l'embouchure, unique vestige d'un monde à jamais disparu.

Les hommes discutaient entre eux. Ils parlaient fort au début, en partant de la plage, ils échangeaient des nouvelles de bancs de poissons repérés çà et là. Puis il y avait ce qu'ils appelaient « le mur », cette ligne au-delà de laquelle rien au monde n'est plus silencieux qu'un océan. L'eau était partout où portait le regard. La pagaie luttant pour se frayer un passage, les paroles criées d'une pirogue à l'autre, les filets que l'on jette et que l'on tire avant de les balancer pleins de poissons dans la pirogue : leur raffut prenait une étrange emphase dans ce lieu où rien ne retenait le son. Au-delà du mur, l'océan était une immense et silencieuse étendue d'eau salée d'une nuance de bleu qu'aucun d'eux n'avait vue ailleurs.

Le Pêcheur laissa ses pensées dériver, et comme souvent, elles le ramenèrent à ses femmes, comme il les appelait dans son esprit. Il ne possédait rien d'autre, rien dont il rêvât, rien qui lui fit envie en ce bas monde, aucun autre lieu, aucun être. En état de veille ou de sommeil, les siens l'habitaient. Une légère appréhension pourtant ne le quittait pas, il tentait de ne pas trop y songer, mais elle persistait tapie dans son bonheur. Les filles ne resteraient pas à jamais des enfants, la maladie, la mort, tout pouvait arriver. Yalana cultivait des champs, elle s'occupait aussi de leur petite ferme : quelques chèvres, de la volaille, un ou deux cochons. Cela suffisait à leurs besoins et Yalana vendait le surplus au marché du village. Avec ce que rapportait la pêche, ils économisaient un peu dans des tontines pour faire face aux imprévus et s'accorder des petits plaisirs. Ils ne manquaient de rien mais le village même changeait. Des étrangers attirés par les sociétés forestières qui investissaient dans la région insufflaient de nouvelles habitudes encouragées par le confort d'un salaire

régulier. Le Pêcheur imaginait sans se forcer la sérénité de celui qui est sûr d'avoir de l'argent tous les mois, la même somme, sans être soumis aux aléas du vent, aux caprices de l'océan. Les signes extérieurs de richesse dont il n'osait rêver venaient en témoigner : une radio, une moto, des vêtements pour toutes les occasions, de la viande pour remplacer les légumes et le sempiternel poisson.

Rien ne dure ! Il le savait au fond. Il eût fallu ne rien désirer que l'on ne pût obtenir. La vie avait été d'une immense générosité avec lui. Mais Yalana ? Mais les petites ? Révaient-elles de nouvelles robes, d'une maison plus confortable avec des toilettes à l'intérieur et l'eau courante ? Il n'y a pas si longtemps, il aurait parlé en leur nom avec autorité, maintenant, il redoutait le moment où elles se mettraient à convoiter une vie qu'il ne pouvait pas leur offrir.

PETIT PA'

J'étais en proie à une violente crise d'angoisse dans la rue le jour où j'ai rencontré Julienne. C'était place de la Concorde, en bas des Champs-Élysées, à l'angle de l'avenue Edward-Tuck et du cours la Reine. J'avais lu dans un journal que, quelques mois plus tôt, un sans domicile fixe était mort de froid à cet endroit précis. Le journaliste décrivait avec une grande empathie la longue enquête qu'il avait fallu mener pour déterminer l'identité de cet homme que les éboueurs avaient retrouvé au petit matin, frigorifié à mort face à la plus belle avenue du monde. Un fait divers comme il y en a des milliers tous les jours. Pourtant, celui-là, j'ignore pourquoi, m'avait ému au-delà du raisonnable.

J'éprouvai le besoin de me rendre sur les lieux du drame. Je m'assis sur le trottoir, près de ce que les éboueurs appellent le dépôt Tuck, petit enclos où ils entreposent leur matériel et où, par des nuits trop froides, des sans-abri trouvent refuge. Des bouteilles d'alcool étaient amoncées par terre, elles ne seraient ramassées que le lendemain matin. Il n'y avait personne dans la rue à cette heure

tardive. Une nuit pluvieuse de janvier avec des températures presque trop douces pour la saison.

Je m'étais adossé contre le mur, glissant au sol. Les décorations de Noël n'avaient pas encore été ôtées. À l'autre bout de l'avenue, la Grande Roue et le ballet de véhicules autour de l'obélisque illuminaient l'horizon. Le journaliste avait décrit à la perfection ce lieu de pouvoir et d'argent, les restaurants chics, les boutiques de luxe, les voitures de sport, le scintillement contre lequel un homme était venu s'échouer la veille de Noël, dans la solitude et le froid. Ici même, comme s'il prenait acte d'une fin de non-recevoir.

Absorbé par mes réflexions, je n'entendis son pas décidé martelant l'asphalte que lorsqu'elle fut proche de moi. Je la pris pour une passante et pliai les jambes pour lui céder le passage. À ma grande surprise, elle se pencha vers moi. Non, elle ne se pencha pas vraiment, elle se baissa en fléchissant les genoux pour se trouver à ma hauteur et planta son regard dans le mien : « Je ne vais pas vous donner de l'argent, je ne le fais jamais. Mais je peux vous aider pour votre addiction. » Je ne répondis rien, je ne comprenais pas : la scène était irréelle. Je dus la regarder quelques secondes bouche bée, elle n'en perdit pas son assurance pour autant : « Vous savez, ça là. » Elle désigna les bouteilles éparpillées : « Si vous résolvez ce problème, le reste vous paraîtra peut-être plus clair. » Comme je ne réagissais toujours pas, elle eut un petit rire gêné : « Mais peut-être ne parlez-vous pas notre langue. Attendez... » De son sac à main elle sortit une carte de visite et me la déchiffra en détachant les mots : « Moi je suis le docteur Julienne Carrière », se désignant du doigt, pointant ensuite les bouteilles puis mon torse : « L'alcool

n'est pas bon pour vous. » Revenant à la carte : « Venez me voir à l'hôpital, je vous aiderai. » Elle me tendit le papier, dont je me saisis machinalement, se releva et ajouta : « D'accord? d'accord? », avant de me sourire et de s'en aller.

Mon saisissement fut tel que j'en restai figé un moment encore avant d'éclater de rire. Je ris si fort et si longtemps que j'en eus mal aux côtes et que mes yeux s'emplirent de larmes. « Non mais c'est quoi cette cinglée? » m'étais-je exclamé avant de regarder la carte : Julienne Carrière, psychiatre, service d'addictologie – CSAPA Sainte-Anne. Mon hilarité repartit de plus belle quand je compris qu'elle m'avait pris pour un clochard alcoolique!

Nous en reparlerions ensemble pendant des années, nous raconterions cette anecdote à tout le monde, les amis, les parents, nos enfants. À la question : « Comment vous êtes-vous rencontrés? » nous nous y prendrions à deux voix, chacun complétant le propos de l'autre. J'exacerberais le trait en jurant qu'elle m'avait parlé petit nègre : « Moi bon docteur, toi pochtron, toi venir à l'hôpital des fous, moi guérir toi. » Elle adoucissait le récit : « Je t'ai trouvé tellement beau et triste, on aurait dit un tableau ou une photo d'art, tu sais? Je n'ai pas réfléchi une seconde. La minute d'avant je ne savais pas que j'allais faire ça, ce n'était même pas mon chemin habituel. Quelque chose de mystérieux m'a propulsée vers toi, appelons ça le destin. » Et les amis renchéraient : « Le destin ou ce bon vieux rentre-dedans revisité? »

Notre histoire d'amour unique, la légende de notre couple s'adosserait sur ce malentendu que j'avais longtemps trouvé drôle.

Hormis Julienne, personne ne s'enquit de ce que je faisais assis là, cette partie de l'histoire se perdit dans le merveilleux de la rencontre. Avec elle j'évoquai l'article de presse et une journée de travail difficile mais c'est tout. Je tus le reste. La lassitude qui m'habitait alors, le sentiment que j'avais eu d'être irrémédiablement malheureux, le vertige, l'effroi et aussi la résignation que cela suscitait en moi. La mort du triste hère sorti de l'anonymat à titre posthume par cet article me renvoyait à ma solitude extrême. Si je mourais sur ce trottoir, même un journaliste consciencieux et empathique ne ferait pas le voyage jusqu'au Cameroun, à Douala, dans la partie la plus miteuse d'un quartier pauvre nommé New-Bell pour ramener à une femme la dépouille de son fils et s'enquérir de la trajectoire qui l'avait conduit là. J'étais anéanti par le manque de mère, de Nella, de ma ville, mon quartier, mes amis, le trou béant de mon passé. J'avais depuis longtemps perdu Maëlle mais je me surprénais encore à lui parler dans ma tête. Je pensais alors que jamais je n'aurais l'énergie de me lever de cet endroit, de faire un pas de plus vers où que ce soit, mais que cela n'avait aucune importance. Quoi qu'il advienne de moi en cet instant, aucune des personnes qui comptaient n'en saurait jamais rien. Il pleuvait mais la température restait douce. Je me dis avec une sorte d'autodérision morbide que je n'avais même pas été capable de choisir le bon jour pour mourir de froid.

Alors était arrivée cette femme, puis il y avait eu ce rire et un mince filet de chaleur s'était allumé dans ma nuit.

J'hésitai longtemps à aller la voir. Notre rencontre avait déclenché une expectative, c'était insensé d'en espérer plus, je ne pouvais pas me permettre des émotions

au-dessus de ma capacité à endurer un nouveau chagrin. J'étais sans illusion : elle m'avait pris pour un clodo. J'imaginai une de ces dames patronnesses ou bobos généreuses habituées à répandre le bien autour d'elles. Psychiatre en plus, une collègue. La situation était cocasse, je ne voulais pas me risquer à y voir un de ces signes que la vie envoie quelquefois aux moments les plus inattendus. Je ne pouvais pas m'exposer à une déception.

Je me souvenais de son parfum, discret, de bon goût et cher, de ses vêtements à l'avenant, sans ostentation, un jean noir, une doudoune fermée et des bottines à talons, rien de neuf mais du confortable pas donné. Je revoyais sa mince silhouette s'éloignant puis disparaissant à l'intersection : le pas décidé d'une fille qui ne craint pas de s'arrêter dans une rue déserte pour proposer de l'aide à un homme potentiellement alcoolisé. Il fallait une telle assurance, une telle confiance en soi, en la vie. N'avoir aucun doute sur son aptitude à changer le monde. Elle m'avait bluffé. Elle m'avait proposé de venir à une consultation et j'allais me pointer comme si nous avions rendez-vous ? Cela ne se faisait pas.

Je vivais en France depuis huit ans, presque neuf ans puisque c'était le début d'une nouvelle année. J'étais parti sans rien dire à personne cinq ans avant le nouveau millénaire et j'avais coupé les ponts avec le passé. Mais il ne se passait pas un jour sans que le souvenir de mes derniers mois à Douala ne vienne me tourmenter. Parfois comme une vieille douleur qui s'éveille les jours de grand froid, trop souvent comme une plaie mal cicatrisée qui se putréfie sous la peau enflammée. Alors, je me suis construit des automatismes, ce que nous psychologues nommons des stratégies d'évitement. J'avais appris

à reconnaître la vague de nausée, le tremblement intérieur qui annonçaient les assauts de ma mémoire, quelque chose en moi se recroquevillait d'avance. Pour en éloigner l'offensive, je m'étourdissais de cachets, de travail et de liaisons sans lendemain. Mon métier de psychologue me contraignait à entreprendre une analyse et à rencontrer régulièrement un référent. Je ne m'étonnais plus du nombre de mensonges éhontés que je racontais pendant ces séances obligatoires de thérapie.

J'étais à bout lorsque je rencontrai Julienne pour la première fois, mes esquives habituelles ne m'aidèrent pas à tenir la crise en respect. Le passé remonta dans une houle si violente que j'en fus submergé. La vérité, c'est que ma mère était alcoolique et prostituée. Je l'aimais plus que tout au monde, pourtant je l'avais quittée sans un regard en arrière. Toutes ces années, je ne l'avais pas contactée, j'ignorais même si elle était vivante ou morte.

À dix ans, j'avais plus ou moins compris que Dorothée et moi ne formions pas une famille ordinaire.

Quand des hommes venaient la voir, elle me donnait une pièce de monnaie : « Petit Pa', va t'acheter des bonbons chez Amigo. » Cela n'arrivait pas souvent. En général, ma mère racolait dans les bars en journée et ses clients réguliers passaient quand j'étais à l'école. Mais quelquefois, je rentrais et trouvais la porte close. Je savais que je devais attendre dehors que le « tonton » s'en aille. Certains me souriaient gênés lorsqu'ils me trouvaient assis à l'entrée : « Comment ça va, petit ? » s'enquéraient-ils en vérifiant d'un geste discret que leur braguette était bien fermée. « Bien tonton. »

J'étais poli, obéissant, pas du genre à oser une insolence. Je traînais encore un peu, laissant le temps à ma mère pour je ne savais quoi, mais quelque chose, même à cet âge, me soufflait que je ne pouvais pas entrer tout de suite après le départ de l'homme. « Dorothée me dit que tu as de bonnes notes à l'école. Bravo mon petit, tu es un bon garçon. Prends ça, tu vas t'acheter des bonbons,

d'accord? » Je détestais les bonbons précisément parce qu'ils m'étaient toujours offerts en lien avec les activités de ma mère. Soit elle me demandait d'aller en acheter, comme un signal pour m'éloigner de la maison, soit les tontons me donnaient un peu d'argent en sortant de la chambre. Je ne dépensais rien en sachant que, tôt ou tard, ma mère reviendrait vers moi : « Petit Pa', tu as encore ce que le tonton t'a laissé l'autre jour? Tu peux me le prêter? J'en ai besoin pour payer un peu de riz et d'écrevisses séchées pour le repas de ce soir. » Elle ne me remboursait jamais mais c'était sans importance. Il arrivait que ma maigre cagnotte se révèle insuffisante : « Petit Pa', prends le bout de pain là sur la table, tu le trempe dans de l'eau sucrée, ce sera ton dîner d'accord? Demain je vais te cuisiner le riz sauté comme tu aimes. » Les jours où elle n'avait pas assez d'argent pour un vrai repas ou pour une bière, Dorothée se rabattait sur le mauvais whisky local vendu dans des sachets en plastique que l'on appelait condom. Elle buvait tout au long de la journée sans se cacher. Dans le quartier, tout le monde ou presque abusait de l'alcool. Tant qu'elle ne finissait pas vautrée dans un caniveau ou vomissant sur les trottoirs, sa consommation n'attirait pas l'attention. Dorothée ne titubait pas dans la rue, n'invectivait personne et était encore lucide à mon retour de l'école. J'étais le seul à savoir qu'elle se finissait le soir. L'alcool la rendait mélancolique et léthargique mais pas agressive. Lorsqu'elle avait trop bu, elle mettait une cassette d'Anne-Marie Nzié dans le vieux magnétophone à piles qui faisait grésiller les voix et écoutait toujours la même chanson avant de sombrer en sanglotant. Elle pleurait même dans son lourd sommeil induit par l'ivresse. Je la couvrais alors de notre seule

couverture rêche et m'asseyais dans un coin pour faire mes devoirs. Puis j'éteignais la lampe à pétrole et venais m'étendre près d'elle, dans le lit qui occupait l'unique pièce de notre logement. Celui aussi dans lequel elle recevait ses clients. Nous aurions pu avoir l'électricité, soit en s'adressant à la compagnie, soit en détournant frauduleusement les fils comme le faisaient des voisins moins scrupuleux. Jamais Dorothée n'aurait commis le moindre forfait. Nous nous contentions de la lampe à pétrole dont la flamme étouffée derrière le verre noirci par l'usage projetait entre le sol et le plafond des ombres longues aux angles improbables, sans tout à fait dissiper la pénombre.

Nous nous parlions peu Dorothée et moi. Je n'étais pas le genre d'enfant à babiller avec sa mère sur ses aventures de la journée. Elle ne me demandait rien sur mes notes, l'école, les copains, ne montrait aucune curiosité pour ma vie en dehors de la maison. J'apprenais par d'autres qu'elle était fière de moi : « Petit Pa', ta mère m'a dit que tu es encore premier de ta classe ce trimestre, que tu es au tableau d'honneur et que le professeur a lu ta rédaction en classe pour montrer l'exemple. Félicitations, fils. » Longtemps je ne sus pas d'où elle tenait ces informations et ne m'en étonnai pas. Elle était ma mère, magicienne, omnisciente malgré ses fêlures. Nous échangeions surtout à propos des repas. Il y avait toujours quelque chose. Les jours fastes, du riz frit et parfois même un bout de poisson, en général des haricots rouges ou des feuilles de manioc pilées. Par temps de disette, elle s'arrangeait pour me trouver un bol de gari ou du pain rassis à tremper dans de l'eau sucrée, tandis qu'elle se contentait de têter les condoms à même le sachet avant de sombrer

dans un sommeil tourmenté. Nous veillions l'un sur l'autre. Sans ostentation, sans étreintes. Une couverture que l'on remonte, le seau d'eau plein pour le bain du soir, deux morceaux de sucre et un bout de pain pour ne pas dormir le ventre vide. Jamais une parole qui blesse, jamais d'agressivité même larvée. Mes vêtements étaient propres, mes cheveux coupés court, elle voulait que je me lave, me brosse les dents tous les matins avant d'aller à l'école et me montre poli avec les adultes. Pour autant, je ne me souviens pas qu'elle m'ait appris à prendre soin de mes affaires, à faire mes devoirs ou, comme le faisaient les autres mères, qu'elle m'ait rappelé les usages devant des inconnus. J'avais toujours su, avec une sorte de prescience précoce, qu'en faisant attention à moi-même c'est elle que je préservais. Elle m'appelait Petit Pa', diminutif de Petit Papa, parce que je portais le même prénom que son père, Zacharias. « Tu lui ressembles tellement », souriait Dorothée lorsqu'elle me coupait les cheveux : à peu près les seuls moments dans notre vie où elle me touchait, toujours avec douceur. « Il était beau, tu sais, tu as son grand front. Ma mère disait que son front était rempli d'intelligence. » Elle n'ajoutait rien sur ce père et cette mère dont elle ne parlait jamais en dehors de ces circonstances et sur lesquels je n'osais pas l'interroger.

En géographie, quand nous ferions le cours sur les alizés aux abords de l'équateur, mes camarades diraient en se moquant « front intertropical » et plus tard encore « Front Polisario » après le cours d'histoire sur les conflits dans le Sahara occidental. Dès que le mot était prononcé, toute la classe ricanait en se tournant vers moi. Je songeais à ce grand-père dont ma mère disait qu'il avait un « front rempli d'intelligence » et les railleries ne m'atteignaient

pas. J'aimais mon grand front bombé pour le sourire de ma mère lorsqu'elle en parlait. Mon manque de réaction finissait par décourager les plus virulents, au moins jusqu'à la prochaine allusion à un front quelconque.

Une fois par mois, nous nous installions devant la maison pour la séance de coiffure, elle sur un tabouret bas, moi sur une natte entre ses cuisses. Elle élaguait aux ciseaux la tignasse qui avait poussé depuis la dernière fois : « Tes cheveux sont comme les racines du tándá, on dirait qu'ils n'ont jamais été coupés », souriait-elle avant de les égaliser d'un geste sûr. Je connaissais les manguiers, les bananiers, les goyaviers, les citronniers : les arbres que l'on retrouvait dans mon environnement de gosse des villes. Je n'avais jamais vu de palétuvier. J'imaginai un arbre magnifique aux racines prolifiques et merveilleuses. Un arbre qu'aimait ma mère, dont la voix s'attendrissait chaque fois qu'elle prononçait le mot « tándá » : « Retourne-toi ! Montre-moi ton visage ! Lève la tête ! Penche-toi sur le côté ! » Chaque consigne était suivie d'un petit coup de ciseaux. Elle me prenait le menton, le tournait à gauche, à droite, regardait attentivement, taillait un peu ici, un peu là, parachevant avec minutie son œuvre d'art. Une fois satisfaite, elle traçait d'une lame de rasoir neuve les contours du front, des tempes et de la nuque avec une précision chirurgicale, puis les oignait d'huile de palmiste pour empêcher d'éventuelles irritations. Elle me tendait un petit miroir quand elle avait fini. Je le bougeais dans tous les sens au-dessus de ma tête, me tordais le cou pour tenter d'avoir une perspective globale sur la coiffure. Nos yeux se croisaient dans la glace et on se souriait du regard. Pas de « tu aimes ? » ni de « merci maman ». Ensuite, elle ôtait le pagne qu'elle avait

ceint autour de mes épaules pour me protéger, me soufflait dans le cou, la nuque, sur le visage, balayait de sa main les minuscules cheveux qui s'incrustaient encore : « Voilà ! Tu peux y aller maintenant », concluait-elle, la voix toute joyeuse. Les mères du quartier s'exclamaient, admiratives : « Do', tu coiffes encore mieux que l'autre voleur du salon de coiffure là qui nous prend 500 francs pour massacrer la tête de nos enfants. » Et comme il fallait s'y attendre, les demandes affluèrent. Elles débarquaient avec leurs garçons : « Do', tu peux coiffer ton fils là aussi, s'il te plaît ? ». Ma mère ne refusait jamais. Ici, les filles apprenaient tôt à se faire des tresses entre elles et les garçons gardaient longtemps un crâne tondu ne nécessitant aucun entretien si ce n'est celui d'être régulièrement rasé. Dorothée mettait un soin si particulier à me coiffer que peu à peu, les autres mères voulurent la même chose pour leurs fils. Sa seule exigence était que chacun apporte sa paire de ciseaux et des lames de rasoir neuves. Pour le reste, vous payiez ce que vous pouviez : 150, 200 francs CFA, peu importe. Tout au long de mon enfance, tant que ma mère me coiffa, tous les jeunes gens aux alentours eurent eux aussi des cheveux impeccablement tenus.

HEMLEY BOUM

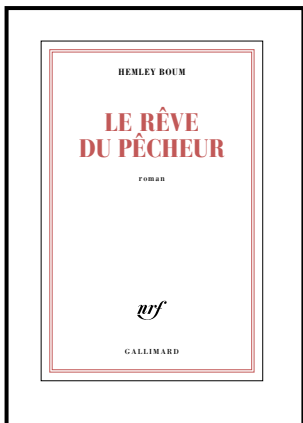
Le rêve du pêcheur

« Dans l'avion qui me menait au loin, j'ai eu le sentiment de respirer à pleins poumons pour la première fois de ma vie et j'en ai pleuré de soulagement. On peut mourir mille morts, un peu à la fois, à essayer de sauver malgré lui l'être aimé. J'avais offert à Dorothée mon corps en bouclier, mon silence complice, le souffle attentif de mes nuits d'enfant et en grandissant l'argent que me rapportaient mes larcins, sans parvenir à l'arrimer à la vie. Je pensais ne jamais la quitter mais lorsque les événements m'y contraignirent, j'hésitai à peine. C'était elle ou moi. »

Zack a fui le Cameroun à dix-huit ans, abandonnant sa mère, Dorothée, à son sort et à ses secrets. Devenu psychologue clinicien à Paris, marié et père de famille, il est rattrapé par le passé alors que la vie qu'il s'est construite prend l'eau de toutes parts... À quelques décennies de là, son grand-père Zacharias, pêcheur dans un petit village côtier, voit son mode de vie traditionnel bouleversé par une importante compagnie forestière. Il rêve d'un autre avenir pour les siens...

Avec ces deux histoires savamment entrelacées, Hemley Boum signe une fresque puissante et lumineuse qui éclaire à la fois les replis de la conscience et les mystères de la transmission.

Hemley Boum, d'origine camerounaise, vit en région parisienne. Elle a reçu plusieurs prix littéraires, notamment le prix Ahmadou Kourouma pour Les jours viennent et passent (Éditions Gallimard, 2019), traduit en plusieurs langues. Le rêve du pêcheur est son cinquième roman.



Le rêve du pêcheur
Hemley Boum

Cette édition électronique du livre
Le rêve du pêcheur de Hemley Boum
a été réalisée le 27 novembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073032423 - Numéro d'édition : 611841)

Code produit : U58938 - ISBN : 9782073032430

Numéro d'édition : 611842